

Liberté

Il inspirait la gratitude

Pierre Vadeboncoeur

André Belleau (1930-1986)
Volume 29, numéro 1, 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/31120ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1987). Il inspirait la gratitude. *Liberté*, 29(1), 90-91.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

PIERRE VADEBONCOEUR

Il inspirait la gratitude

J'hésitais un peu en acceptant d'écrire un témoignage même bref sur André Belleau: tout ce que je sais de lui me vient de deux ou trois conversations, de quelques lettres qu'il m'écrivit, de la lecture d'articles ou d'essais qu'il publiait, le tout depuis 1978, pas davantage. *Plus, il est vrai, une chose*: souvent chez lui l'éclair d'une qualité, intellectuelle, ou morale, ou humaine, à tout coup remarquable, et je trouvais cela très singulier, très spécial, cette constance dans des signes très divers de supériorité, comme de simples effets, comme des signes dont l'égalité supérieure révélait sans doute elle-même quelque chose, constituait elle-même un signe plus général et plus concluant évidemment. L'homme ne semblait pas se soucier de sa valeur, dont il n'avait pas pleine conscience, je crois bien. J'ai compris Belleau par des détails, par des saillies, par une remarque, par un mouvement d'indignation souligné par quelques mots cinglants et si profondément honnêtes surtout. Tout cela si souvent révélateur d'un fond admirable. Ou bien encore je m'apercevais comme bien d'autres de l'originalité caractéristique avec laquelle il abordait généralement un problème intellectuel, une question, l'analyse et la synthèse d'une situation.

Il y avait dans ces divers mérites et leurs manifestations un point commun: une certaine acuité. Son savoir, fort poussé, c'est grâce à son intelligence et à sa conscience professionnelle aiguës qui l'avait acquis. L'esprit d'exigence avec lequel il l'appliquait était lui-même aigu. Ses raccourcis, ses paradoxes, avaient également cette qualité; on ne savait pas d'abord où il allait, puis, par des chemins inédits, il arrivait à une conclusion surprenante et folle.

J'ai aimé en particulier un autre aspect de sa valeur: sa rigueur morale (sa vigueur morale aussi), sa violence toujours jeune, tempérée par son bon sens mais redoutable. Quand il laissait tomber sa justice sur quelqu'un au nom d'une dignité, au nom d'une exigence,

alors une phrase, définitive, jetée comme de haut, suffisait. Je l'ai vu avec plaisir exécuter de la sorte un avocat très et trop connu, lors d'un colloque sur la langue française et la loi 101, en 1983. «Je refuse de montrer mes papiers», lançait-il aux gens qui de leur côté voudraient toujours que les Québécois se justifient. «Le peuple québécois a droit au langage et à l'environnement de langage que cela implique. Il n'a pas à se justifier ni à s'excuser». Et: «Je dis qu'il y a là du mépris et de l'intimidation, et que nous devons cesser de nous excuser d'avoir des bras, des jambes, une langue, une société...» Et pour ce qui est de ce grand et petit avocat: «On le laissera gagner sa vie à défendre les boutiquiers d'extrême-droite». Ce style n'est pas très différent de celui d'Albert Camus pamphlétaire.

Avec Belleau, nous sommes à une pointe de la conscience, ou de la perspicacité, ou de la connaissance, ou de la discussion, ou du jugement — ou de l'ironie, car il riait généreusement. Mais aussi bien: à une pointe de la générosité, du refus de compter, et parfois de la passion. Et de la critique. Et de l'affirmation. Et du doute. Comme Camus.

Comme lui encore, il possédait une vertu sans laquelle il n'eût peut-être été jusqu'à un certain point qu'un esprit brillant et plus ou moins arbitraire. Tout ce que j'ai mentionné d'aigu était chez lui balancé par une chose qui en un sens ne l'est pas mais confère du poids à tout ce que l'on fait comme à tout ce que l'on pense: le sens profond de la vérité dans l'intelligence, et une parfaite authenticité dans le caractère. Il avait l'un et l'autre, et personne de ceux qui l'ont connu ne le niera.

L'ensemble compose un portrait dont les parties tiennent visiblement par le liant de la supériorité. Que le mot n'éloigne personne, d'ailleurs, car nul n'était plus proche de tous.

Un point faible: il n'avait pas trop confiance en lui. Par conséquent, il écrivait et publiait trop peu. Je lui ai répété une ou deux fois que nous avions vraiment besoin de l'originalité de son esprit.

Il y a des personnes à qui l'ont est vraiment reconnaissant d'être ce qu'elles sont. C'est rare. Mais c'était le sentiment qu'on éprouvait envers Belleau.

Pas un atome de convention sociale n'a contribué à me décider d'écrire ces quelques lignes. Avec lui, on refuserait plutôt toute concession, même pieuse, y compris celle-là, et à son sujet très particulièrement. Donc j'ai écrit parce que c'est hélas la seule chose...